

L'hébreu et le yiddish : on ne choisit pas entre son père et sa mère

Yiddish, la langue-saveur, yiddish, la langue-poésie, yiddish, la langue-musique, et tout d'abord, yiddish, la langue de mon père, מיין טאָטע לשון. Sa langue maternelle à lui, émigrée à Paris avec lui. Langue de l'enfance car langue des parents, inaccessible dans un premier temps, langue de leurs secrets mais aussi de leurs rires, langue de Dzigan et Schumacher. Ainsi, Arnold et Léa, mes parents, Lonia et Henri, ma tante et mon oncle, sont les premiers à m'inoculer leurs שמחות און צרות, זייער לאַכן און וויינען אויף יידיש. Theodor Bikel et Sara Gorby veillent au grain de la musique et de la poésie : les craquements de leurs disques vinyles restent indissociables de לאַפּטשעס, פּאַפּיר איז דאָך ווייס, מאַרגאַריטקעלעך און רייזעלע. Arnold traduit et translittère, Léa tape le tout à la machine : mon premier recueil de chansons en yiddish est prêt ! La voix d'or de ma mère - interprète de musique classique et populaire et la basse paternelle reprennent en chœur.

C'est à l'Université de Jérusalem que la syntaxe et la morphologie du yiddish se révèlent pleinement et ce, sous la houlette pleine de saveur et de savoir de Avrom Noverstern, mon premier professeur. Or, c'est en hébreu que se fait mon apprentissage linguistique de לשוננו לשון, אונדזער לשון, c'est par le truchement de la langue sacrée désacralisée que je pénètre dans le sanctuaire grammatical de la langue de MES père, mère, et grand-parents. C'est l'hébreu en personne qui me mène aux sources de la poésie yiddish, me donne la clé de ses conteurs, me fait accéder au קודש הקודשים, le Saint des Saints, de ses grands prosateurs. Mendele, notre זיידע de la littérature

yiddish n'a-t-il pas rédigé quasiment toute son œuvre en bilingue : en yiddish ET en hébreu, insufflant simultanément à l'une et l'autre langue une énergie vitale renouvelée ? L'éminent traducteur de yiddish, Charles Dobzynski affirme lui-même dans l'introduction à son anthologie poétique *Le Miroir d'un peuple* que «malgré leur rivalité les deux langues sont jumelles». L'écrivain israélien Aharon Appelfeld, originaire de Tchernowitz ne dit pas autre chose: «L'hébreu et le yiddish sont comme des sœurs jumelles qui logent sous un même toit.»

De retour à Paris, c'est à l'Institut des Langues Orientales, avec M. Varsat-Warshawski, que je poursuis ma quête en littérature yiddish. Yitshok Niborski inaugure ses premiers séminaires dominicaux : מען רעדט, לייענט, שרייבט, עסט און טרינקט אויף יידיש אַ גאַנצן טאָג. Les nourritures spirituelles s'allient harmonieusement aux nourritures terrestres : le yiddish est présent jusque dans la moindre bouchée! Comme l'écrit à nouveau Appelfeld : «Ma grand-mère parlait yiddish et sa langue avait un autre son (que l'allemand) ou plutôt un autre 'goût' puisqu'elle m'évoquait toujours le parfum de la compote de pruneaux.»

Puis c'est la rencontre avec Mordekhai Litvine, prélude à des années d'amitié, de complicité et d'émotions partagées. Non loin du métro Jourdain et de la rue de Palestine, Litvine et Bella sa compagne vous accueillent dans un havre d'hospitalité qui fleure bon la Mittel Europa d'avant-guerre. D'ailleurs toute l'Europe littéraire est présente, en langue originale... et en yiddish ! Car Litvine, outre son métier de critique littéraire yiddish, est un traducteur de génie. La poésie est son domaine de prédilection et sous le crépitement du clavier de sa petite machine à écrire, Goethe, Rilke, Celan, Marina

Tsvetaeva, Boris Pasternak, Ronsard, Victor Hugo, et surtout Charles Baudelaire, poète des premiers émois en langue française, tous sont transmués par l'alchimie du verbe litvinien en un yiddish universel.

L'hébreu ne demeure pas en reste : tous ces poètes, Baudelaire compris, résonnent également dans la langue biblique que Litvine maîtrise parfaitement. Nous commentons ensemble *Ahavat Tsiyon/ L'amour de Sion*, premier roman de fiction en hébreu au programme de l'agrégation d'hébreu moderne que je prépare alors.

Le choix du yiddish en option «langues juives» au concours s'impose tout naturellement. Grâce à Rachel Ertel, membre du jury du concours, l'œuvre de Itzik Manguer, et tout particulièrement, מדרש איציק, me devient familière, voire même intime : le poète fait descendre de leur piédestal biblique des personnages jusque-là figés dans une pose hiératique millénaire. Et voici que déambulent dans les ruelles du shtetl et de la campagne environnante, אדמשי און די מוטער חוה, אברהם אבינו וואָס מוסרט לוטן, אסתר המלכה די גרינע, און ושתי אין דער קרינאַלינע, אחשוורוש דער קעניג וואָס וויפיל ער טרינקט איז אים ווייניק, מרדכי דער חכם עתיק און המן הרשע דער לאטעק.

C'est alors que Jacqueline Glückstein, responsable du Centre Culturel Vladimir Medem rue René Boulanger, me propose d'animer un séminaire sur les hébraïsmes dans la langue yiddish.

Comme on le sait, le yiddish est une langue de fusion formé de quatre composantes: le hoch-deutsch (allemand médiéval), le roman, le slave et, la dernière mais non la moindre, l'hébreu-araméen. Cet hébreu demeure présent dans toute l'histoire du yiddish, correspondant, comme l'indique Alex Derczanski, aux diverses strates de l'hébreu rabbinique : biblique, michnique et médiévale, ainsi qu'au judéo-araméen du Talmud et du Zohar. À partir de la

destruction du second Temple en l'an 70 et les débuts de la diaspora, s'instaure au sein du peuple juif une situation de «double bilinguisme», selon les termes de Max Weinreich : le «bilinguisme interne» entre une judéo-langue et l'hébreu et le «bilinguisme externe» entre une judéo-langue et la langue co-territoriale. Or, si ce «bilinguisme externe» (yiddish-slave) reste avant tout oral, le «bilinguisme interne» qui concerne le yiddish et l'hébreu relève également de l'écrit. C'est là que surgit la difficulté majeure pour l'étudiant en yiddish : en effet, même si la langue yiddish utilise les caractères hébraïques, ceux-ci obéissent à un mode de lecture syllabique sur le modèle de nos langues européennes. Du moins en ce qui concerne les termes germaniques, romans et slaves. Car l'hébreu, langue consonantique, ne retranscrit pas les voyelles et le lecteur novice a alors toutes les peines du monde à déchiffrer le terme hébraïque.

Le but de ce séminaire était, et est toujours, d'aider les lecteurs en yiddish à identifier les mots et expressions en hébreu, voire en araméen. Mais le déchiffrage de l'hébreu dans la langue yiddish implique également que le lecteur soit familier de la vie juive au quotidien ; celle-ci est en effet rythmée par toute une série de gestes traditionnels lesquels apparaissent en hébreu dans le texte yiddish. Il s'agit par conséquent non seulement d'expliquer le sens des mots mais d'évoquer simultanément une coutume, une croyance, un adage talmudique, un épisode biblique, un midrash ou un conte hassidique ; en bref il convient de montrer le lien indéfectible qui existe entre le yiddish, l'hébreu et la tradition juive. Les deux langues puisent aux mêmes racines et se nourrissent l'une l'autre. Litvine a très souvent évoqué la figure paternelle de l'hébreu, langue de la Loi, de la rigueur

et de la sévérité, contrebalancée par le yiddish, די מאַמע-לשון, toute tendresse et consolation.

Aharon Appelfeld a pour sa part composé une véritable ode à la langue yiddish sous la forme d'un roman intitulé *Une nuit après l'autre*, לילה ועוד לילה encore inédit en français. « Sans le yiddish, nous ne sommes rien d'autre qu'un peuple errant. Ce n'est que grâce au yiddish que nous pourrions assister à la résurrection des morts.» L'allusion à la célèbre vision du prophète Ezéchiel est claire. : la langue yiddish est la véritable héroïne du livre, une héroïne à laquelle on tente d'insuffler une vie nouvelle par le truchement de l'art, de la musique et de la littérature. Car, comme le clament haut et fort les personnages du roman, le yiddish doit renaître comme langue de la rédemption du peuple juif. Ainsi Appelfeld fait un double pari: d'une part il donne le rôle principal à la langue yiddish dont l'éloge est fait précisément par l'hébreu, celui-ci servant à mettre en valeur celle-là. D'autre part, il inverse les rôles, conférant au yiddish, langue longtemps méprisée, le statut de langue de nos Pères, de langue sacrée, seule capable de rédimer le peuple juif et d'assurer sa survie. Ces passerelles, ces résonances constantes entre le yiddish et l'hébreu à travers la littérature et par le biais de l'enseignement aboutissent à un échange intergénérationnel à la fois émouvant et passionnant. En effet, si, en tant qu'enseignante, je peux apporter de précieux outils aux étudiants, ces derniers en revanche, souvent yiddishophones de naissance, m'offrent en retour un jaillissement spontané de la langue de leur enfance enfouie parfois au plus profond d'eux-mêmes. Il s'agit d'une véritable interaction entre les locuteurs d'une langue maternelle uniquement orale au départ et l'enseignant qui

a acquis cette même langue de façon académique et en possède la maîtrise écrite. Les échanges éveillent simultanément une mémoire commune et partagée, découverte et re-découverte par la transmission du savoir, de la tradition, de la Loi, chez les étudiants, ou par l'évocation d'expressions familières, d'un accent yiddish entendus pendant l'enfance chez l'enseignant. Tous ces éléments mêlés en une symbiose étonnante se font écho les uns aux autres pour recréer, ou plutôt perpétuer, dans un *continuum* ininterrompu, langues, traditions et cultures entrelacées. On se sent envahi alors d'un grand bonheur : le yiddish a enfin conquis ses lettres de noblesse grâce à sa nature hybride. Kafka écrit dans le *Discours sur la langue yiddish* : «Des migrations de peuples traversent le yiddish de bout en bout. Tout cet allemand, cet hébreu, ce français, cet anglais, ce slave, ce hollandais, ce roumain et même ce latin, est gagné à l'intérieur du yiddish par la curiosité et l'insouciance - il faut déjà pas mal de force pour maintenir des langues en cet état.»

Même les vocables qui désignaient autrefois le yiddish de façon péjorative recèlent un sens tout à fait inattendu : jargon tire son étymologie de l'ancien français «gazouiller», quant au sabir en principe incompréhensible, il vient de l'espagnol «saper», savoir...Le yiddish, tout à la fois «*nign*» et «connaissance», serait donc l'expression du savoir universel. Ne disait-on pas naguère que lorsque l'on parle yiddish, on peut voyager dans le monde entier, d'Argentine en Australie, on se débrouillera toujours? Le yiddish déjà précurseur de l'anglais...Mais le yiddish reste d'abord et avant tout une langue éminemment européenne. Des bords de la Moselle jusqu'aux rivages de la Mer Noire, les yiddishophones ont parlé une seule langue sur un même territoire : c'est la revanche de la tour de Babel. Le yiddish et

l'hébreu se sont développés conjointement en terre européenne et l'épanouissement de la Haskala, les Lumières juives, au XIX^e siècle, les a consacrés tous deux dans le domaine des sciences profanes telles que l'histoire, la littérature, ou la philosophie. Affranchie de son ghetto culturel, la langue yiddish a accédé à l'universalisme et à l'humanisme, fondements des valeurs européennes et, à l'égal de l'hébreu, elle est enseignée à l'université aussi bien au sein des départements d'études hébraïques et juives qu'au département d'études germaniques.

Mon champ de recherche actuel est tout entier dévolu aux deux langues et à leurs littératures, à savoir la naissance concomitante des littératures hébraïque et yiddish modernes. Ce cheminement de concert, depuis les origines, non seulement en parallèle mais en une véritable osmose des deux langues et des deux littératures constitue la véritable colonne vertébrale de la littérature en langues juives (au pluriel), cet entrelacement aux racines profondes et fécondes qui resurgit aujourd'hui dans la littérature israélienne contemporaine.

Ainsi chanter et interpréter les poètes et le folklore en yiddish et en hébreu représente la part artistique de cette recherche qui permet également de transmettre cette tradition au plus grand nombre par le truchement de la poésie et de la musique.

Aujourd'hui, dans cette Europe du XXI^e siècle, au cœur même de ce continent, dans le IV^e arrondissement de Paris, ce «pletzel» qui a vu arriver il y a à peine un siècle nos grand-parents d'Europe de l'est, le yiddish vibre toujours sous des aspects sans cesse renouvelés. Cyrille Fleischmann, Jean-Claude Grumbert et Robert Bober

parviennent à nous faire entendre dans les *Rendez-vous au Métro Saint-Paul*, *L'atelier*, *Quoi de neuf sur la guerre ?* et autres *Laissées-pour-compte* la musique du yiddish...en français. La magie de notre מאמע-לשון opère même dans la langue de Molière. Notre ami Jacques Grober, poète et troubadour yiddish parisien trop tôt disparu, a su allier dans son œuvre poétique et musicale le classicisme et la rigueur de la langue française avec la souplesse et la fraîcheur spontanée de sa langue maternelle.

En guise de conclusion, je tenterai une définition : le yiddish est la langue de l'interprétation par excellence. Langue de la traduction et de l'exégèse bibliques durant des siècles au *heder* et à la *yeshiva*, langue du théâtre avec les premiers Pourimspiel dès le XVI^e siècle, langue-passeur des grands textes de la littérature européenne traduits en yiddish, et enfin langue du nign perdu puis retrouvé, langue de la mélodie de Peretz en perpétuelle métamorphose, en un גלגול qui n'a certes pas fini de nous surprendre...

Michèle Tauber

Paris

Novembre 2012